Document généré le 8 sept. 2024 03:28

Spirale
arts • lettres • sciences humaines

SPIRALE

Dans la république du bonheur texte de Martin Crimp, mise en scène de Christian Lapointe
Grande écoute texte de Larry Tremblay, mise en scène de Claude Poissant
Ennemi public texte et mise en scène d'Olivier Choinière

Gilbert David

Numéro 253, été 2015

URI : https://id.erudit.org/iderudit/79773ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

David, G. (2015). Compte rendu de [*Dans la république du bonheur* texte de Martin Crimp, mise en scène de Christian Lapointe / *Grande écoute* texte de Larry Tremblay, mise en scène de Claude Poissant / *Ennemi public* texte et mise en scène d'Olivier Choinière]. *Spirale*, (253), 68–70.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2015

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les pièges dramaturgiques du ras-le-bol

PAR GILBERT DAVID

DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR
Texte de Martin Crimp, mise en scène de Christian Lapointe

GRANDE ÉCOUTE
Texte de Larry Tremblay, mise en scène de Claude Poissant

ENNEMI PUBLIC
Texte et mise en scène d'Olivier Choinière *

Plusieurs auteurs, et non des moindres, se tournent vers la parodie ou la satire pour canaliser ce que l'on peut qualifier de ras-le-bol devant la marchandisation effrénée de l'espace public, Internet en tête, et des médias de masse – sans oublier les dérives du néolibéralisme et *tutti quanti*. L'époque aime ceux qui se vendent au plus offrant et on transforme volontiers des lieux autrefois réflexifs en zones franches de publi-reportages (sans le dire, évidemment !). Le look branché avant la pensée critique, c'est payant ! Mais la veine satirico-parodique ne vient pas sans pièges, dont celui, terrifiant, de la bonne conscience. Allons voir cela d'un peu plus près…

Dans la République du bonheur. Photo : Yan Turcotte.

LE *ALL-OVER SHOW* DE CRIMP-LAPOINTE

Le metteur en scène Christian Lapointe est connu pour ses outrances performatives (on se souvient notamment de son abrasif *Oxygène* de Viripaev). Il revient à la charge cette fois avec une production franchement carnavalesque du récent opus de Martin Crimp, *Dans la République du bonheur*. Le « *divertissement* », ainsi désigné par le dramaturge britannique, est divisé en trois parties, chacune de longueur et de style assez contrastés. On retrouve la citation des titrages et des *songs* brechtiens, mais là s'arrête le rapprochement avec la dramaturgie épique, car Crimp se lance tête baissée dans le registre bas avec une délectation féroce pour la vulgarité et l'égocentrisme de ses créatures.

La première partie, intitulée « Destruction de la famille », se passe à Noël avec grands-parents maternels (Roland Lepage, Denise Gagnon, hilarants), parents (Normand Bissonnette, Lise Castonguay, grotesques) et deux adolescentes (Noémi O'Farrell, Joanie Lehoux, sans-gêne), dont l'une est enceinte. La petite fête familiale se déroule cahin-caha avec des échanges de vacheries qui visent tout un chacun, à commencer

par le vieillard lubrique et la vieille sénile qui commente ainsi sa façon de se contenter : « *Oui, durant des nuits comme celle-ci prendre le taxi est formidable et le fait que je paye pour mon bonheur rend mon bonheur des plus doux – et le fait que d'autres personnes aient à souffrir et travailler pour payer des choses aussi rudimentaires que l'électricité le rend d'autant plus doux.* » Arrive l'Oncle Bob (David Giguère, impayable de duplicité) qui en rajoute une couche concernant la détestation de la parentèle en se présentant hypocritement comme le porte-parole de sa femme Madeleine (Ève Landry, cynique et imprévisible) qui vient bientôt le rejoindre et qui, après être allée se changer dans les cabinets, pavane dans une robe griffée en distillant ses perfidies à la ronde. Il faut ajouter ici que Lapointe a transplanté l'action dans une famille de *snowbirds* en Floride, en ne lésinant pas sur les accessoires quétaines et les expressions du cru plus ou moins graveleuses. En fait, on aurait pu couper un bon tiers de cette partie qui s'étire pendant cinquante longues minutes.

Si la première partie se rapproche dangereusement de la tranche de vie, quoique en plus faisandé, la seconde est nettement plus radicale en proposant un feu roulant de rodomontades à propos des « *cinq libertés essentielles à l'individu* ». Les répliques ne sont pas attribuées nommément à quiconque (des huit actants) et doivent être proférées selon le bon vouloir des joueurs et de l'agenceur en titre. Cela nous vaut une satire en règle des habitus postmodernes à grands renforts de slogans creux et d'aphorismes douteux : « *J'écris le scénario de ma propre vie* » ; « *Il n'y a rien de politique à propos de mon corps et rien de politique à propos de mes vacances* » ; « *Terrorise-moi et excuse-toi. Donne-moi un nouveau cœur* » ; « *Courir et baiser violemment / Voilà de quoi passer le temps* ». La troisième partie, très courte, qui reprend le titre de la pièce, réunit le couple désaccordé de l'Oncle Bob et de Madeleine en plein jeu de la vérité, où l'une cherche à faire dire à l'autre ce qu'il pense vraiment, avant que Bob, encouragé à voix basse par Madeleine, ne se mette à chanter : « *Nous sommes les plus heureux êtres humains / que la Terre a portés de tout temps.* » *È finita la commedia !*

Grande écoute. Photo : Gunther Gamper.

Sur un texte déjà surchargé de procédés d'étrangéisation et constamment empreint de dérision, Christian Lapointe en rajoute plus qu'il ne faudrait pour nous convaincre de la situation chaotique du monde occidental actuel, qui n'en finit plus d'imploser à force de se regarder le nombril. Fidèle à sa manière, le metteur en scène utilise des caméras vidéo et projette sur grand écran une section du décor où se trouvent des poupées à l'effigie de certains personnages, ou encore y fait défiler des images enregistrées d'ectoplasmes ou autres méduses, le tout au sein d'un bric-à-brac scénique indescriptible… De même, pour les nombreuses chansons, les acteurs s'égosillent au micro à qui mieux mieux en évitant toute prétention à la séduction. Tant et si bien que l'on est trop souvent submergé par tant de stimuli audio-visuels, au point d'en perdre le fil conducteur. La satire penche ici dangereusement du côté d'un burlesque de complaisance où se dilue un peu beaucoup la charge impitoyable de Crimp.

Tant et si bien que l'on est trop souvent submergé par tant de stimuli audio-visuels, au point d'en perdre le fil conducteur. La satire penche ici dangereusement du côté d'un burlesque de complaisance où se dilue un peu beaucoup la charge impitoyable de Crimp.

GRANDE ÉCOUTE, COURTE PIÈCE

Avec *Grande écoute*, Larry Tremblay endosse la posture inverse tant la pièce emprunte les sentiers battus et rebattus de la parodie, inoffensive de surcroît. La cible choisie est le *talk-show* qui s'attire au Québec et ailleurs de très bonnes cotes d'écoute télévisuelle en tablant sur le *human interest*, la notoriété des uns et la déchéance des autres, selon une recette qui vise à combler les besoins voyeuristes d'une bonne partie de nos contemporains. Rien de nouveau sous le soleil, à vrai dire : déjà dans les années 1950, Adorno a pu pointer dans *Minima Moralia*, son recueil de fragments incisifs, comment la « *société de masse n'a pas seulement produit la camelote pour les clients, elle a produit les clients eux-mêmes* ».

Au cœur de la mise en intrigue se trouve Roy (solide Denis Bernard), animateur

Ennemi public. Photo : Valérie Remise.

adulé d'une télé populaire, qui reçoit ses invités dans un tête-à-tête qui se veut compassionnel mais qui s'avère être le prétexte pour fouiller dans les replis moins reluisants de leur vécu et pour leur soutirer coûte que coûte des confidences. Habile bonimenteur et brillant manipulateur, Roy, apprendra-t-on au fil de l'action, est pourtant rongé par la peur de perdre son statut de vedette et il échoue régulièrement dans un bar où il s'épanche sur son triste sort face au serveur (intense Jean-Philippe Perras) qui essuie ses provocations sans broncher. Plus tard, il fera étalage de sa conviction d'*« avoir un trou dans [son] image »*. Or, ce trou se déplacerait sans cesse, ce qui rendrait Roy insaisissable... L'action fait ainsi alterner les scènes dans l'intimité de la vedette et les entrevues avec ses invités : un jeune boxeur, la fille d'un ministre dont la mère s'est immolée par le feu devant un centre commercial (!), une chanteuse qui a survécu à un cancer et qui se dit préoccupée par *« les grandes questions de notre temps »*, un sans-abri (bien campé par Sébastien Dodge) devenu multimillionnaire grâce à un billet de loterie qui a littéralement fondu sur lui, dans le bec d'un des oiseaux mécaniques qu'il vendait aux badauds... Cette galerie de personnages est si invraisemblable que l'on voit mal en quoi ces vécus tirés par les cheveux ont de quoi faire réfléchir quiconque sur la vacuité universelle dont se nourrirait notre animateur vedette.

La vie privée de Roy qu'a concoctée l'auteur est fabriquée sur un patron qui sent la mauvaise thèse lourdement moralisatrice : on apprendra donc qu'en plus de son alcoolisme rampant, l'animateur navigue à voile et à vapeur, qu'il a du mal à satisfaire sa femme Mary (suave Macha Limonchik), qu'il a un fils qui, en tentant de se suicider en buvant du lave-glace, est devenu paraplégique, toutes choses qui le conduisent au bord de la dépression : *« Je ne supporte plus ma gloire »*, de laisser tomber notre névrosé qui en vient à donner sa démission. *« Le studio. J'abandonne. Trop dur. Surtout inutile. Dépravant même. Humiliant. Je me sens comme un os donné à une meute de chiens. Je me sens disloqué. »* Et puis, coup de théâtre, c'est Dany, l'ancien serveur devenu son amant, qui devient la nouvelle vedette d'un *talk-show* avec pour invités nuls autres que Roy, sa femme et son fils infirme Willy (composition frappante d'Alexandre Bergeron). La boucle est ainsi bouclée par un tour de passe-passe qui laisse en plan bien des questions, dont celles-ci : à qui profite au juste ce type d'émissions ? Qui en sont les commanditaires ? Qu'auraient à dire après coup les interviewés sur leurs séances de *striptease* ? Faute de s'attaquer au système qui engendre la société du spectacle, cette production (néanmoins montée efficacement par Claude Poissant) m'a fait l'effet d'un coup d'épée dans l'eau.

ENNEMI PUBLIC : TOUT ÇA POUR ÇA ?

Olivier Choinière, avec *Ennemi public*, fraie dans les eaux de la parodie bien tempérée d'un drame domestique, comme il y en a tant au petit écran, en braquant sa lunette sur une famille dysfonctionnelle, présentée comme l'archétype du Québec contemporain : France, la mère (impeccable Muriel Dutil), s'apprête à casser maison. Lors d'un souper, elle-même, ses deux fils, Jacques (Steve Laplante) et Daniel (Frédéric Blanchette), et sa fille Marie-Claude (Brigitte Lafleur) vont se chamailler à propos de tout et de rien, pendant que deux ados dans la pièce d'à côté, le fils de Jacques (Alexis Plante) et la fille de Marie-Claude (Alexane Jamieson), cherchent à tromper leur désœuvrement.

La production se veut hyperréaliste, avec un décor planté sur un plateau tournant (réalisé par Jean Bard) qui restitue l'intérieur d'un logement avec sa salle à manger et son salon, et même un balcon ouvert sur la nature avec un écureuil (marionnette à gaine manipulée à vue par Blanchette) qui viendra troubler les deux ados, en apportant une touche bizarroïde à l'action essentiellement verbo-motrice. En effet, les protagonistes parlent souvent en même temps lors d'échanges plus ou moins acrimonieux et, dans cette cacophonie soi-disant signifiante, on ne parvient pas à bien saisir l'enjeu qui a guidé l'auteur. Dans le programme, Choinière croit détecter dans notre collectivité un ressentiment généralisé qui se reporte sur des têtes de Turc commodes, y compris dans notre entourage immédiat. Sans doute. Mais la forme choisie est-elle la meilleure pour transmettre un réel malaise dans l'auditoire (qui, ma foi, a cherché toutes les occasions de se bidonner comme devant n'importe sketch de *La petite vie*) ? Et ce n'est surtout pas l'intervention tonitruante de Nancy (Amélie Grenier) en toute fin de pièce qui réussit à casser le moule dans lequel s'est confiné l'auteur : d'ascendance polonaise, elle est caricaturée en femme bien en chair, aguichante et grossière, qui n'a pas la langue dans sa poche et qui agit comme un miroir grossissant tendu à sa famille d'accueil. Et l'auditoire de rire encore...

* DANS LA RÉPUBLIQUE DU BONHEUR. Texte de Martin Crimp, traduit de l'anglais par Philippe Djian, mise en scène et aménagement du texte par Christian Lapointe, scénographie de Jean Hazel et Matéo Thébaudeau, coproduction du Théâtre du Trident et du Théâtre Blanc, à la 5e Salle de la Place des Arts, du 19 au 28 février 2015.

* GRANDE ÉCOUTE. Texte de Larry Tremblay, mise en scène de Claude Poissant, scénographie de Jérémie Boucher, production du Théâtre PÀP, à l'Espace GO, du 24 février au 21 mars 2015.

* ENNEMI PUBLIC. Texte et mise en scène d'Olivier Choinière, scénographie de Jean Bard, coproduction du Théâtre d'Aujourd'hui et de L'Activité, salle principale, du 24 février au 21 mars 2015.